

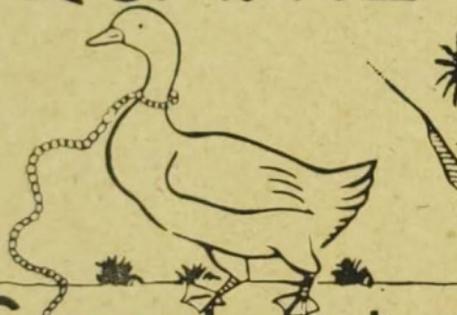
Les Lions



La Robe du Roi



QUATRE HISTOIRES



Le Canard mort
et la chaîne d'or



La Panthère

Les lions

Si quelqu'un vous demandait : « Croyez-vous que Dieu puisse fermer la gueule d'un lion, afin que personne ne soit blessé ? » vous répondriez certainement « Oui, Dieu est tout-puissant ». Maintenant, que quelqu'un vous dise : « Eh bien, voici un lion dans une cage, il est beau et fort, voudriez-vous entrer et rester avec lui, juste un petit instant ? » que diriez-vous ? « Oh ! non merci ; vraiment, il me faut partir maintenant ». Vous êtes tout à fait sûr que Dieu est parfaitement capable de rendre un lion inoffensif, mais vous ne croyez pas du tout qu'Il puisse agir de la sorte en votre faveur. Cependant Dieu a fait des choses aussi surprenantes non seulement aux temps anciens mais de nos jours, ainsi que vous le verrez.

Bien loin, au centre de l'Afrique vivait une petite négresse, au milieu d'un peuple païen, et aux côtés d'un père et d'une mère païens. Elle s'échappait toujours de la maison pour aller à une petite école,

assez proche, qui avait été ouverte par un homme du pays, dont la vie avait été transformée, et où on enseignait le merveilleux amour de Dieu. Chaque fois, sa mère s'y rendait et l'en ramenait de force, anxieuse qu'elle était de préserver sa petite de la « médecine » de l'homme (c'était son mot), qui lui semblait avoir le si étrange pouvoir de changer la vie des gens. N'empêche que, battue comme elle l'était, la petite fille prenait la clef des champs et d'un pas rapide rejoignait sa classe où elle commençait à syllaber ; elle y apprenait aussi des chants les plus doux et elle se rappelait toutes les histoires qu'elle aimait tant.

Au désespoir, sa mère la remit entre les mains du cruel sorcier afin de « placer la terreur sur elle ». A tout prix elle devait être préservée d'avoir « les oreilles fermées » par ces Chrétiens. Elle attirerait la malédiction sur ses parents si elle devenait chrétienne. Aussi, le sorcier la gardant dans l'obscurité, essaya d'abord de l'effrayer par son abominable sorcellerie, ses incantations et aussi par l'horrible magie (qui ferait dresser les cheveux sur la tête d'un guerrier).

N'ayant pas obtenu le succès qu'il attendait, il la fouetta et ensuite la suspendit par les pieds à une branche d'arbre afin que la nouvelle religion put « dégoutter et sortir de sa bouche ». Tout cela fut inutile puisqu'elle s'échappa de nouveau pour aller à l'école désirant connaître encore davantage. Ensuite, il la força à prendre certaine horrible médecine dans le but de tuer ce qu'il pensait être une nouvelle maladie, et elle y trouva presque la mort. Mais ses forces revenues, elle retourna à l'école. La mère, très déçue et très en colère, prit la décision de faire subir une épreuve de plus à sa fillette et cette fois, ou elle en sortirait guérie ou elle y trouverait la mort. L'ayant retirée de l'école, elle la conduisit dans la forêt ; elle la lia à un arbre et lui dit : « Tu n'es pas digne de moi, tu ne mérites que de servir de nourriture aux lions ». Il y avait, en effet, beaucoup de lions dans cette forêt et dès la nuit tombante ils sortaient de leurs antres pour chercher leur proie. « Si les esprits lui sont en aide, les lions feront seulement peur à ces nouvelles idées qui sortiront alors de sa tête, sinon elle sera dévorée ; ce ne sera pas d'ailleurs une grande perte ».

Ainsi pensait la mère tout en quittant son enfant. L'obscurité si redoutée enveloppa la petite fille toute tremblante, seule dans la sombre forêt africaine. Seule ! Non, pas tout à fait seule, car bien qu'il lui fût invisible, le Dieu d'amour était là, Celui qui avait revêtu lui-même la forme d'un homme et avait souffert les angoisses de la mort, la punition du péché, à la place des petites filles et petits garçons, des hommes et des femmes pécheurs. Il était là à son côté, dans la forêt, car les pensées de l'enfant allaient vers Lui. Nous L'appelons le Seigneur Jésus Christ, et c'est le Nom par lequel elle Le connaissait. Durant toute la nuit, elle entendit les pas furtifs, autour d'elle, des bêtes de proie, et le bruissement des faibles petites branches parmi les buissons lui dévoilait la présence proche de funestes serpents et de scorpions à la piqûre venimeuse. Mais plus proche encore d'elle était l'Autre — le Seigneur Jésus. Enfin les premières lueurs du jour parurent et un jeune garçon chrétien vint à passer qui s'empressa de couper les liens de la pauvre petite fille. Ensemble ils examinèrent le liu et reconnurent les empreintes des lions. Bien que leur regard

perçant et leur odorat durent leur avoir révélé la présence de la fillette attachée à l'arbre, aucun d'eux ne l'avait touchée !

Celui qui avait sauvé Daniel dans la fosse (Lire dans la Sainte Bible au chapitre 6 du livre de Daniel) et également sauvé la petite fille dans la forêt, est le Seigneur Jésus Christ, notre Sauveur.

Ce divin Sauveur désire vous sauver de l'étreinte de Satan, le père du péché qui vous conduit à la mort éternelle ; car Lui-même, ce Sauveur a dit : « Celui qui entend mes paroles et croit en Celui qui M'a envoyé a la vie éternelle ».

« Le salaire du péché est la mort, mais le don gratuit de Dieu est la Vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur ».

Imprimé avec la permission de "The Evangelical Christian"

Histoire de trois **petits garçons**

Hassan, Omar et Abd-el-Kader, tels étaient les noms de ces trois garçons. L'ainé, Hassan, vivait dans un village près d'une grande forêt, et Omar et son petit frère Abd-el-Kader étaient venus passer leurs vacances avec leur cousin.

Les pères de ces enfants étaient allés visiter un marché éloigné et ne devaient pas être de retour avant le lendemain ; ainsi Hassan restait seul pour amuser ses jeunes visiteurs, qui se trouvaient pour la première fois dans cette région.

« Maintenant — dit Hassan —, nous avons toute la journée devant nous. Allons donc à la forêt. Ce sera merveilleux là-haut. Nous prendrons du pain dans les capuchons de nos burnous, et munis de gourdins nous jouerons aux chasseurs ».

Omar et son frère furent ravis, car ils n'avaient jamais pénétré dans une forêt. Les voilà donc partis ; aucun d'eux n'avait pris la peine de faire part de leur projet à qui que ce soit.

L'escalade de la montagne les enchantait, et une fois parmi les arbres ils se mirent à courir ci et là, chassant les lièvres et grimpant sur les rochers, à la recherche des torrents. Le temps ne passa que trop vite, et enfin Omar, levant les yeux au ciel, s'écria : « Voyez donc. Le soleil est près de l'horizon. Il nous faut retourner à la maison, ya Hassan, car Abd-el-Kader est fatigué, et nous ne pourrions pas aller vite ».

Hassan répondit : « Oh, nous avons le temps ; et puis, s'il est fatigué, nous pourrions rester ici. Pense donc comme se serait amusant de jouer aux soldats au bivouac. Ni ton père ni le mien ne sera de retour ce soir, ainsi nous n'avons aucune crainte d'être battus. Nous retournerons de bonne heure demain matin pour le café. Mon petit frère est malade à la maison, et l'on n'y pense qu'à lui ».

Le petit Abd-el-Kader n'était pas heureux, car il craignait l'obs-

curité des grands arbres tout autour, et il plaida : « Non, retournons chez nous ; supposer que nous perdions notre chemin, ou bien que quelque gros animal nous trouve endormis ici et nous mange ».

Les autres se moquèrent : « Mais tant de personnes viennent couper du bois à la forêt. Il n'y a rien à craindre ; si tu as peur retourne à la maison ; nous, nous sommes courageux. Une autre fois nous ne prendrons pas un poltron avec nous ».

Le pauvre petit Abd-el-Kader baissa la tête et n'osa plus rien dire. Il était fatigué et malheureux, mais il ne put que suivre les autres plus profondément dans la forêt, à la recherche d'une source et d'un coin qui pût leur servir d'abri. Mais dans le secret de son cœur il pria : « O mon Dieu, protège-moi, j'ai peur de cet endroit ».

Dieu est toujours près pour entendre les prières des garçons et des fillettes qui crient à Lui, et Il envoya le secours nécessaire. En effet, peu après, un bûcheron sortit d'un sentier transversal. « Hè, garçons —, criait-il, — que faites-vous ici ? Retournez chez vous ; il est dangereux pour vous de rester si tard dans cette forêt. Les

hyènes et les panthères rôdent dans ces montagnes durant la nuit. Venez avec moi, et je vous mettrai sur un chemin qui conduit directement au village ».

Hassan était fier de nature, il cria : « Merci, ce n'est pas nécessaire. Je connais le chemin. Nous retournerons seuls en temps voulu ».

Le bûcheron s'éloigna ; mais Abd-el-Kader, prenant courage, courut après lui en criant : « Monsieur, prenez-moi avec vous, je ne connais pas le chemin, et j'ai peur des ténèbres ».

Le bon bûcheron s'arrêta, et, voyant le visage fatigué et effrayé du petit garçon, il le hissa sur ses épaules et le ramena ainsi chez lui.

Cependant Omar et Hassan continuèrent leurs jeux parmi les arbres, puis quand la nuit tomba, ils s'assirent au pied d'un gros tronc et mangèrent leur pain, ainsi que des mûres sauvages cueillies dans la forêt. Ils se couchèrent ensuite, tout près l'un de l'autre, et s'endormirent.

Mais une heure plus tard environ, Omar sursauta, et, grand éveillé en un instant, son cœur se glaça de terreur. Eveillant Hassan

il lui dit : « Oh, j'ai si peur, la nuit est si noire, j'ai peur des bêtes féroces ».

« Chut », - murmura Hassan d'une voix tremblante, - « quel est ce bruit ? ».

C'était le grondement sourd d'une bête à la recherche de sa proie. Les garçons sautèrent sur pied, mais où courir dans l'obscurité ? Une panthère avait aperçu leur présence et se tapissait, prête à bondir. Hassan plongea dans l'obscurité, trébucha contre une racine d'arbre et tomba. En un instant la panthère fut sur lui, ses griffes lui déchirant la chair. Les cris agonisants du jeune garçon ne purent amener aucun secours, et la bête féroce le traîna dans les buissons.

Omar n'entendit plus rien. Il se mit à courir alors, aveuglément, en criant : « Au secours, au secours ! », mais ses cris se perdaient dans le grand silence de la nuit. Ne sachant où il allait il fut précipité au fond d'un ravin aux pentes abruptes, et ce fut là que, le lendemain matin, son père le découvrit sans vie, la nuque brisée par sa chute.

Le petit Abd-el-Kader, accompagné du brave bûcheron, avait regagné la maison ; et le jour suivant les parents, aidés par le bûcheron, allèrent à la recherche des enfants.

« Hélas ! » - dit le brave homme, les larmes aux yeux, - « je voulais les sauver, tous les trois, mais les deux pensèrent qu'ils pouvaient se passer d'un protecteur et dirent qu'ils rentreraient seuls ».

Ces pauvres garçons ! Ils s'étaient perdus par leur imprudence et leur fierté. Abd-el-Kader n'était pas poltron, mais il reconnaissait son impuissance et il se confia aux soins de quelqu'un plus fort que lui.

Il est écrit dans la Parole de Dieu : *Votre adversaire le diable, rode comme un lion rugissant cherchant qui il dévorera* ». Seuls, nous ne pouvons d'aucune façon l'éviter, encore moins résister à ses attaques ; et notre imprudence serait pire que celle de Hassan et d'Omar si nous négligions le salut que Dieu nous offre dans la personne du Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs.

La robe du roi

Il y avait une fois un roi qui aimait les beaux habits plus que son royaume. Un jour, deux hommes, de véritables coquins, se présentèrent au palais. Ils se prétendaient capables de tisser une merveilleuse étoffe qui avait le don d'être invisible aux yeux des sots et des incapables.

Le roi voulut qu'on lui en fit une robe, afin de savoir par elle ce que valaient ses serviteurs.

Les deux trompeurs volèrent la soie et les fils d'or que le roi avait donné pour faire la robe et, devant le métier vide, ils firent semblant de tisser.

Le roi envoya l'un de ses ministres pour voir l'étoffe. « Oh ! » - pensa celui-ci, en regardant le métier vide - « se peut-il que je sois un sot ou un incapable ? Je me garderai bien de dire que je n'ai rien

vu. car je serais renvoyé ». Il retourna au palais et dit au roi que l'étoffe était très belle, et bientôt tous les habitants de la ville ne parlèrent que du merveilleux tissu.

A son tour le roi vint pour l'admirer, mais il fut surpris de ne rien voir sur le métier. « Il vaut mieux que je ne le dise pas » - pensa-t-il - « car j'aurais l'air d'être un mauvais roi ». Alors il félicita les tisseurs et toute sa suite en fit autant.

Le jour de la fête, les trompeurs voulurent eux-mêmes habiller le roi. Debout en chemise devant son miroir, il eut l'air de se regarder avec plaisir tandis que ceux qui l'entouraient disaient que la robe lui allait très bien.

Quand le roi sortit, la foule le salua par des cris : « Oh ! la belle robe ! ». En entendant cela, le roi, qui jusque là avait un peu douté, se dressa fièrement et marcha à la tête du cortège. Tout à coup, un petit garçon dit à son père : « Mais papa, le roi n'a pas de robe, il est en chemise ! ». « Entendez-vous ce que dit mon fils ? »

parce qu'il n'avait pas revêtu l'habit neuf qui lui avait été offert avant d'entrer. C'est pourquoi le Christ parfait nous dit : « *Je te conseille d'acheter de moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu devienne riche, et des vêtements blancs afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse pas* ». (Apoc. 3.18).

La chaîne d'or

L'histoire suivante est vraie. Elle a été rapportée à l'auteur de ces lignes alors qu'il passait il y a peu de temps par Shanghai. Dr Yu, le narrateur, avait récemment abandonné une belle position dans un grand hôpital à Changsha et était venu à Shanghai pour prêcher et enseigner la Bible.

Dans la petite ville de Wa-sa, au sud de Shanghai, vivait un homme qui possédait une boutique près du temple ; son existence était assurée par la vente des cierges, du papier-monnaie et de l'encens comme il est d'usage dans les temples. Il avait une femme et un fils âgé d'environ quatorze ans. Tous trois avaient été convertis dans des réunions d'évangélisation qu'ils avaient suivies et l'homme décida d'abandonner un commerce si illégal et de se fixer dans un

meilleur endroit. Sa femme fit des lessives et son fils alla à l'école ; mais quand la saison des pluies commença, les journées de blanchissage ne les ayant pas enrichis, les provisions de riz diminuèrent peu à peu jusqu'au moment où elles furent tout à fait épuisées.

Alors, l'homme invita sa femme et son fils à rester avec lui une matinée afin de demander à leur Père Céleste de pourvoir à leurs besoins. comme Il avait promis dans l'évangile selon St Matthieu, Chap. 7, verset 7 : « Demandez et il vous sera donné ». Ils prièrent et attendirent jusqu'à midi. A ce moment quelques enfants, revenant de l'école et passant devant chez eux, appelèrent le jeune garçon et lui dirent : « Pourquoi n'es-tu pas allé à l'école aujourd'hui ? ».

Il répondit : « Voici, il fut un temps où nous habitons près du temple et vendions des cierges et de l'encens ; mais nous étant convertis nous avons, en conséquence, abandonné ce commerce ; aussi maintenant, nous sommes pauvres ; nous n'avons même plus une poignée de riz ; c'est pourquoi nous avons prié toute la matinée sachant que notre Père Céleste entend nos prières ».

« Eh bien, ne savez-vous pas qu'il y a là, en bas, au bord du chemin, un canard mort ? Allez le chercher et faites-vous un bon dîner ».

Or, dans une bonne famille du village, l'un des canards avait aperçu par terre un objet brillant, et l'avait avalé ; puis il s'était écarté de la maison et était mort n'ayant pu digérer cet objet.

Découvrant la perte de son bijou, la maîtresse de la maison accusa sa cuisinière d'avoir dérobé la chaîne, et aussi le canard qu'elle aurait caché.

En nettoyant et préparant le canard l'homme fut bien étonné de trouver dans son corps une chose dure, et, l'ayant retirée, qu'elle ne fut pas sa surprise de constater que c'était une jolie chaîne d'or. Sa femme s'écria : « Eh bien, notre Père ne nous a pas envoyé seulement un bon déjeuner mais encore l'or nécessaire pour acheter du riz et des légumes ». Mais son mari l'arrêta : « Non, notre Père ne nous a vraiment envoyé que le canard ; quant à la chaîne, elle

appartient à quelque bonne famille ; aussi, après dîner, j'essaierai de découvrir le propriétaire afin de la lui rendre. Il alla donc de maison en maison, mais personne ne dit avoir perdu quelque objet de valeur jusqu'à ce qu'il arriva à une maison plus belle que les précédentes ; là, le gardien lui répondit : « Nous avons perdu quelque chose ; qu'avez-vous trouvé ? ».

L'homme ne voulait pas lui répondre ; il tenait à voir la maîtresse de maison elle-même. Aussi le gardien lui offrit-il de l'argent, mais en vain, et la discussion devint si violente que la maîtresse de maison sortit, et demanda ce que signifiait tout ce bruit à sa porte. Le gardien répliqua : « Cet homme a trouvé quelque chose vous appartenant, mais il ne veut pas me le donner ».

« Non, Madame », - s'empressa d'expliquer l'autre, - « voici ce qu'il en est : ma femme, mon fils et moi sommes chrétiens. Je vendais différentes choses pour le temple, mais j'ai cessé ce commerce, indigne pour un chrétien ; et maintenant nous sommes pauvres et sans la moindre poignée de riz ; aussi avons-nous prié notre Père

céleste de 9 heures à midi, pour qu'il pourvoie à notre déjeuner. Quelques garçons nous ont parlé d'un canard mort sur le chemin ; nous l'avons ramassé et avons eu ainsi un bon plat. J'ai trouvé cette chaîne dans le corps du canard et comme elle ne nous appartient pas, je me suis mis en quête de son propriétaire. Ne serait-ce pas celle que vous avez perdue ? ».

« Oui, oui », - s'écria la femme, enchantée de posséder de nouveau la jolie chaîne d'or, - « mais comment l'avez-vous eue ? ».

L'homme dut raconter encore une fois l'histoire. Quand il eut terminé elle déclara : « Vous êtes certainement un honnête homme, et j'ai besoin de quelqu'un de tel dans ma maison. Vite, allez chercher votre femme et votre enfant et emménagez chez moi ; vous serez mon domestique ».

L'homme fut ravi car il eut non seulement un bon repas pour sa famille, mais encore un bon emploi lui était maintenant assuré. Le cœur reconnaissant, il se mit à prier pour sa nouvelle maîtresse